

**CRITIQUE, festival. 20e
GSTAAD NEW YEAR MUSIC
FESTIVAL (Eglise de
Rougemont), le 1er janvier
2026. « About last Night ».
Marina Viotti (mezzo), Mark
Kurmanbayev (baryton-basse),
Didier Puntos (piano)**

Dans le cadre féérique de l'Église de Rougemont, le *Gstaad New Year Music Festival* a célébré son 20ème anniversaire avec un éclat particulier. Fondé et dirigé avec une passion inébranlable par la Princesse Caroline Murat, soutenu par un cercle de mécènes dévoués, à commencer par Mmes Aline Foriel-Destezet et Chahrazad Rizk, ce festival a accueilli ce 1er janvier 2026 un public aussi international que huppé pour un cadeau musical des plus précieux : le spectacle « *About last Night* » de la mezzo-soprano franco-suisse Marina Viotti. Pour cette date anniversaire, elle était rejointe par l'imposant baryton-basse russe Mark Kurmanbayev, offrant une variation nouvelle à ce programme qu'elle porte en elle – et a fait tourné un peu partout en Europe – depuis sept ans.

Le concept du spectacle est aussi ludique qu'intelligent : une femme se réveille avec une gueule de bois à côté d'un inconnu, se souvenant à peine de la nuit écoulée. De ce prétexte, **Marina Viotti** tire un fil conducteur plein d'humour et d'émotion, naviguant entre le récital classique et l'atmosphère intimiste du cabaret. Le résultat est une soirée où l'art lyrique le plus exigeant côtoie sans complexe la chanson et le théâtre musical, servi par une artiste au charme et à la présence scénique irrésistibles.

Marina Viotti a confirmé ce soir-là qu'elle est bien plus qu'une magnifique voix. Son mezzo, à la fois chaud, souple et d'une clarté cristalline, est un instrument qu'elle met au service d'une intelligence dramatique rare. Qu'elle chante la finesse mélancolique du « *Paon* » de Ravel, l'audace de « *Black Max* » de Bolcom, ou la sagesse désenchantée de « *La Chanson des vieux amants* » de Brel, elle habite chaque mot, chaque note, avec une vérité qui emporte l'adhésion. Son sens de la narration et son humour naturel font de ce spectacle une expérience profondément humaine et joyeuse.

La grande surprise et le formidable contrepoids de la soirée fut la prestation du baryton-basse **Mark Kurmanbayev**. Son apparition dans « *Votre toast, je peux vous le rendre* » (la célèbre chanson du toréador d'Escamillo dans *Carmen*) a littéralement électrisé l'auditoire. La voix est d'un grain superbe, puissante, noble, et projetée avec une aisance déconcertante. Il a ensuite offert un moment d'une profondeur saisissante avec le grand air d'*Aleko* de Rachmaninov, déployant un lyrisme sombre et poignant. Son timbre velouté et son phrasé expressif ont apporté une gravité et une carrure opératique magistrales au spectacle.



Marina Viotti / Mark Kurmanbayev Photo © Patricia Dietz / Gstaad New Year Music Festival 2025-2026

La véritable magie a opéré lorsque les deux voix se sont rencontrées. Le duo imaginé par Mozart, « *Là ci darem la mano* » tiré de *Don Giovanni*, fut un sommet d'élégance et de théâtre. Marina Viotti, en Zerlina à la fois naïve et espiègle, a opposé sa voix claire et souple au baryton-basse enveloppant et séducteur de Mark Kurmanbayev.

Leur dialogue chanté était une véritable scène de séduction, où chaque regard et chaque réplique musicale créaient un suspense délicieux. Plus tôt dans la soirée, l'esprit d'Offenbach avait déjà insufflé sa folie grâce à un autre moment de complicité. Dans « *Je t'adore, brigand* » de *La Périchole*, l'énergie comique et la précision rythmique partagée entre la mezzo et deux hommes extraits de l'audience, ont provoqué un rire franc dans l'assistance, démontrant le sens inné du jeu de Marina Viotti.

Si les voix éblouissantes de **Marina Viotti** et **Mark Kurmanbayev** ont été les étoiles filantes de cette nuit du 1er janvier, leur trajectoire lumineuse n'aurait pu être tracée sans la voûte céleste sonore tissée par trois excellents instrumentistes. **Didier Pontos** au piano, **Antoine Brochot** à la contrebasse et **Gerry Lopez** au saxophone ont bien plus qu'accompagné ; ils ont incarné l'âme changeante du spectacle, passant avec une aisance déconcertante des salons de la mélodie française aux fumées des clubs de jazz.

Didier Pontos, dont les mains ont épousé chaque émotion, fut le pilier narratif et le paysagiste harmonique de la soirée. De la délicatesse impressionniste du « *Paon* » de Ravel aux rythmes incisifs du « *Tango* » d'Albéniz, en passant par le soutien lyrique puissant exigé par l'aria d'*Aleko*, son piano a été le liant universel, à la fois guide discret et partenaire

à part entière.

À ses côtés, **Antoine Brochot** et sa contrebasse ont insufflé la pulsation vitale et la profondeur charnelle au récital. Son jeu, tour à tour chaleureux et espiègle, a ancré « *Dos Gardenias* » dans une sensualité rumba, donné son swing langoureux à « *Cry Me a River* », et apporté une texture jazzy essentielle à l'humour de « *Black Max* » de Bolcom. Son dialogue avec le piano était un modèle de complicité rythmique.

Enfin, **Gerry Lopez** au saxophone a été la couleur, le souffle et l'esprit libertaire du spectacle. Son entrée dans « *Je ne t'aime pas* » de Kurt Weill y a ajouté une ironie cabaretière parfaite. Mais c'est peut-être dans « *La Chanson des vieux amants* » que son intervention a été la plus poignante : un *solo* au saxo d'une mélancolie enroulée et tendre, semblable à un monologue intérieur, qui a dialogué avec la voix de Marina Viotti pour élever ce moment au rang de pure magie.

« ***About Last Night*** » est une célébration de l'art du spectacle vivant dans ce qu'il a de plus généreux. En mêlant avec autant d'aisance l'opéra, la mélodie, le cabaret et la chanson, **Marina Viotti** et ses complices rappellent que les grandes émotions ne connaissent pas de frontières de genre. La mise en espace simple mais efficace, l'interaction complice avec les musiciens, et l'atmosphère de confiance créée ont transformé l'écrin de pierre de l'Église de Rougemont en un cabaret intimiste et chaleureux.

Pour son vingtième anniversaire, le **Gstaad New Year Music Festival**, sous l'impulsion de la princesse **Caroline Murat** et de ses partenaires, a fait le pari de l'excellence et de l'audace. Avec « *About Last Night* », ce pari est un triomphe. Un immense *bravo* à Marina Viotti pour ce projet qu'elle porte si brillamment, et un merci particulier pour nous avoir fait découvrir la formidable voix de Mark Kurmanbayev. Souhaitons à ce spectacle, dans toutes ses variations futures, encore de

nombreuses nuits aussi enivrantes !...

CRITIQUE, festival. 20e GSTAAD NEW YEAR MUSIC FESTIVAL (Eglise de Rougemont), le 1er janvier 2026. « *About last night* » . Marina Viotti (mezzo), Mark Kurmanbayev (baryton-basse), Didier Puntos (piano). Crédit photos (c) Patricia Dietzi

CRITIQUE, comédie musicale. MONACO, Salle Garnier, le 31 décembre. ANDREW LLOYD WEBER : « Cats ». Mise en scène : Trevor Nunn ; Chorégraphie : Gillian Lynne ; Direction musicale : Daniel McLaughlin

Chat, alors ! On se rend en la somptueuse Salle Garnier de Monaco – là où résonnent d'habitude les

opéras de Verdi et de Puccini – voilà que nous
explose au visage, dans la plus parfaite des
productions de *Broadway*, la comédie musicale *Cats*.
Un tourbillon de danses, de lumières, de chansons,
de cabrioles, de rythmes, de *swing* ! Et, soudain,
la chanson mythique « *Memory* » qui s'élève et nous
fait frissonner...

Cats vient d'illuminer pendant presque'un mois les fêtes
monégasques. On peut vous l'affirmer : *chat* valait le coup
! L'histoire ? Une nuit. Une décharge urbaine. Une tribu de
chats se rassemble pour faire la fête et élire celui qui
accédera au *Heaviside Layer*, le paradis félin. L'élu – ou
plutôt l'élue » – est Grizabella, ancienne gloire fanée,
bannie, qui revient à la vie. Il y a de la morale dans cette
histoire.

Dans cette nuit-là, les chats ne sont pas tous gris ! La scène
déborde de couleurs, les costumes animaliers sont éblouissants
de même que les maquillages. On imagine le temps que les
artistes ont dû passer devant leur miroir avant d'entrer en
scène !

La troupe incarne ce que la comédie musicale américaine sait
produire de mieux : des artistes complets, entraînés à la
danse, à l'acrobatie, aux claquettes, au chant. Oui, ici, les
chats chantent – et chantent juste ! La troupe évolue d'un
seul élan. Un seul frisson la parcourt, un seul souffle la
porte, un même courant l'électrise. Dans cette affaire, il y
en a un qui n'a pas donné sa langue au chat : c'est le metteur
en scène ! Il savait ce qu'il voulait. Tout – chaque entrée,
chaque sortie, chaque déhanchement, chaque mouvement d'épaule
– est réglé au millimètre. Pas une hésitation dans les
mouvements, les pas de danse, les cabrioles, les ensembles !...
Les acteurs glissent avec une souplesse de félin... jusque dans

la salle. Et avant même que la pièce ne s'ouvre à la fin sur le paradis des chats, le public est déjà aux anges.

Au début du spectacle est faite une annonce : l'orchestre joue en direct. L'info est d'importance, car les musiciens sont cachés. Et, vu la perfection de ce qu'on entend, et la synchronisation avec les chanteurs, on aurait pu croire à un enregistrement. Non, *Ladies and Gentlemen*, c'est du *live*. Et du beau !

Monaco n'est pas près d'oublier ces *Cats*. *Chat* valait vraiment le déplacement !



CRITIQUE, comédie musicale. MONACO, Salle Garnier, le 31 décembre. ANDREW LLOYD WEBER : « Cats ». Mise en scène :

Trevor Nunn ; Chorégraphie : Gillian Lynne ; Direction
musicale : Daniel McLaughlin. Crédit photo (c) Opéra de
Monte-Carlo

**CRITIQUE, concert. VIENNE,
Musikverein, le 1er janvier
2026. Johann I, II, Josef et
Eduard Strauss, Florence
Price... Wiener Philharmoniker,
Yannick Nézet-Séguin
(direction) / Wien
neujahrskonzert 2026, Vienna
New Year's Concert 2026**

Fidèle à ses engagements déjà remarqués,
le chef québécois Yannick Nézet-Séguin a
conçu un programme emblématique de ses
derniers enregistrements, dont évidemment
la défense des œuvres de l'américaine

Florence Price. Après avoir enregistré les symphonies n°1 et 3 (avec son orchestre de Philadelphie, chez Deutsche Grammophon), le chef dirige à Vienne, sa fameuse *Valse de l'Arc en ciel*, dans une nouvelle orchestration. Très impliqué, le *maestro* souligne ainsi le génie féminin aux côtés des rois de la valse : celui de Joséphine Weinlich, compositrice et fondatrice du premier ensemble de musiciennes en Europe ; respectueux de la tradition viennoise, le chef met également en avant le raffinement des œuvres des deux Johann et de Josef Strauss ; et pour la dernière pièce du concert de cette année, Yannick Nézet-Séguin réinvente le rituel ; il descend du podium et rejoint même le parterre, où il dirige dans une promiscuité jamais vue auparavant, le public pour lui indiquer quand produire les applaudissements dans *La Marche de Radetsky...*

Yannick Nézet-Séguin, quand le chef descend du podium...



Chef lyrique (au Met de New York principalement, sans omettre ses récents Mozart captés l'été depuis Baden Baden...), **Yannick Nézet-Séguin** privilégie visiblement les partitions à fort potentiel dramatique. Mais sa baguette agile

sait aussi faire chanter l'orchestre dans la nuance, cultiver le souffle poétique des œuvres... Le concert 2026 commence par l'ouverture de l'opérette « **Indigo et les 40 voleurs** » de **Johann Strauß II** (« Indigo and the Forty Thieves », Vienne, 1871) ; 3 ans avant La Chauve Souris, Johann le fils s'inspire des contes des 1001 nuits. Dès son début, la direction déploie les principales qualités constatées pendant le programme : joie et légèreté, facétie et nervosité, élégance et détail, et donc dramatisme bien calibré. Le chef québécois n'oublie pas d'exprimer aussi sous le brio un parfum mélancolique, clairement porté par les cordes (cor et harpe) puis les bois (flûte), dans le sens d'une volupté sonore qui s'affirme sans entrave. Le feu de la direction éclaire combien les séquences, très en verve, sont dans la plus pure veine d'Offenbach (flûtes, clarinettes, bassons à la fête). Le final est un galop endiablé jamais épais, délicatement énoncé, fruit éclatant après une série d'épisodes caractérisés (dont la dernière avec grelots). Photo : DR

Puis, l'orchestre abordent les partitions de deux concurrents du clan Strauss, de leur fameux orchestre et de leurs séries de concerts. **Carl Michael Ziehrer** qui a dirigé un orchestre

concurrent, avant de devenir directeur musical des ballets impériaux après les Strauss : sa *Donausagen Walzer*, op. 446 (1893), est une collection de plusieurs styles associés, hongrois, roumain, bosniaque. Le début est d'une grandeur tragique (avec solo de clarinette), puis comme porté par un sentiment dramatique et lyrique, typiquement hongrois (czardas) ; Yannick Nézet-Séguin souligne ainsi les musiques à caractère, au fort tempérament folklorique ; séquence qui chante la ferveur des identités traditionnelles, entre rusticité et élégance, équation gagnante d'un programme général qui recherche le contraste et l'intensité.

Les musiciens soulignent ensuite l'écriture de **Joseph Lanner** qui est inhumé aux côtés des Strauss, au cimetière central de Vienne. Son activité fut primordiale comme l'un des créateurs de la valse viennoise avant l'avènement des Strauss... son galop « Malapou », op. 148 évoque l'engouement pour les sujets indiens, en particulier celui des danseuses sacrées hindoues, les fameuses « bayadères ». Grelots, galop enfiévré, énergie collective (avec cris des instrumentistes) renforcent la ferveur d'une partition enjouée.

Beau clin d'œil et légitime, pour l'œuvre et l'activité du dernier de la fratrie Strauss, **Edouard** dit « Edy » (cadet de Johann II et Josef) : sa ***Brausteuflchen Polka schnell***, op. 154 (pour le Bal masqué » de 1872) souligne les qualités qu'il partage avec ses frères si talentueux : finesse, légèreté et coups de fouet énergisants. Edouard dirige les bals de la Cour jusqu'en 1901, perpétuant la riche tradition familial.

Les deux derniers opus avant la pause, concentrent le meilleur des deux Johann Strauss justement, le fils et le père. **Le quadrille de la Chauve souris** (Fledermaus-Quadrille, op. 363) déploie les mêmes qualités de caractères, de finesse et de nuances, soulignant combien le chef québécois sait faire chanter l'orchestre. Mobile et volubile, sa direction exprime chaque caractère de ce pot-pourri qui enchaîne les airs fameux de l'opérette, et dans une énergie digne d'Offenbach : couplet

du prince Orlofsky, chanson d'Adèle, pantalon, l'été... thèmes fétiches et bien connus désormais du quadrille de Strauss, qui revisite avec délices, l'esprit français de la pièce. Même esprit français pour le galop *Der Karneval in Paris*, op. 100 (1838) de Johann Strauß I, qui élabore la partition au moment de son retour d'une tournée en France (1837) : brio, élégance, caractère, énergie nerveuse voire entrain électrique (cordes suractives et virtuoses).

Après la pause, le concert gagne en implication et en cohérence sonore. Les partitions qui suivent confirment le choix de Yannick Nézet-Séguin pour les pièces à haut potentiel dramatique et expressif et aussi l'inédit comme la présence de deux compositrices jamais jouées par les Wiener Philharmoniker dans ce contexte festif.

D'abord, voici la Galatée d'après **Franz von Suppè**. L'ouverture de son opérette « *Die schöne Galathée* » / *La belle Galatée* (1865) souligne l'intérêt (et l'inspiration) du compositeur pour le sujet mythologique. D'origine italienne, né à Splitz, Suppè, figure du multuculturalisme, s'inspire lui aussi de l'exceptionnelle popularité d'Offenbach. C'est lui qui crée l'opérette viennoise dans les années 1860 ; en témoigne sa « Galatée » dont l'ouverture concentre le trait incisif voire satirique ; Suppè fait de la muse de Pygmalion une beauté toxique et capricieuse qui trahit son créateur en s'éprenant de Ganymède l'assistant du sculpteur ; Galatée finira pétrifiée, vendue à Midas comme une statue qui est sa vraie nature. L'inventivité et le rythme de l'opus rappellent le style d'Offenbach ; solo du cor pour le surgissement de la révélation de la beauté rayonnante (flûte); ce même cor exprimant aussi la magie que suscite la beauté de la créature ciselée par Pygmalion. Yannick Nézet-Séguin souligne combien la finesse des instrumentistes exprime le ravissement de Pygmalion pour sa créature.

Les œuvres qui suivent éclairent aussi l'activité du chef pour la défense des compositrices et des femmes en général. Yannick-Nézet-Séguin joue de **Josephine Weinlich**, sa polka mazur, « **Sirenen Lieder** », op. 13 (dans l'arrangement de W. Dörner), œuvre délicate et « florale », (comme le décor du Musikverein) qui s'achève dans la dernière mesure en fusionnant clarinette et harpe...

Voilà qui plante le décor et inscrit désormais chaque concert du Nouvel An à Vienne comme un coup de projecteur sur les compositrices qui méritent autant que leurs confrères, à être jouées. Un prolongement du concert du nouvel an précédent (1er janvier 2025) où Riccardo Muti avait choisi une pièce de Constanze Geiger (la valse de Ferdinandus) ... Ce 1er janvier 2026, **Joséphine Weinlich** occupe l'affiche avec raison : elle commençait à 17 ans en 1865 sa carrière de pianiste et fondait son propre orchestre (admiré des Strauss), le « Nouvel orchestre des dames viennoises », avec ses deux soeurs (flûtiste, violoncelliste). Première compositrice à diriger un ensemble de musiciennes en Europe, elle meurt à Lisbonne à seulement 38 ans.

Place ensuite aux deux frères Strauss, Josef et Johann II. De Josef Strauß, la valse

« **Frauenwürde** », op. 277 exprime la dignité des femmes avec la finesse et la subtilité propres à celui dont Johann II disait : « c'est Josef qui est le plus doué ; moi je ne suis que le plus célèbre ». En réalité les deux compositeurs ont su sublimé l'héritage de leur père. Ingénieur, (inventeur d'un système pour le ramassage des déchets), Josef séduit immédiatement par l'élégance de son inspiration : raffinement orchestral, crescendo préalable avant que le duo enchanteur flûte et hautbois associés, introduisent la valse proprement dite... et produisent cette équation convaincante entre volupté et pudeur ; le chef détaille la sensibilité de Josef aux timbres : cordes, bois et piccolo, régénérant de façon continue, charme et volupté. L'œuvre composée pour un bal d'étudiants en droit, en 1870, quelques mois avant sa mort,

confirme l'intention de Yannick Nézet-Séguin, très impliqué pour la défense du droit des femmes...

La Polka française « **Diplomaten-Polka** », op. 448 de Johann Strauß II permet aux danseurs du Ballet de l'Opéra de Vienne de s'associer aux instrumentistes, dans une chorégraphie de John Neumeier (filmée dans les salons de la Hofburg). Les 6 danseurs déploient une danse fluide, narrative, facétieuse surtout ; ils jouent avec le chapeau de l'unique danseur, entourés de ses 5 « assistantes » ; puis dans un escalier, avec des classeurs (et leurs pages volantes). La vitalité rythmique fusionne avec la grâce et la légèreté requises ; elle épingle tout autant le monde caricatural des bureaucrates (mécontentes et fâcheries)... sur un thème que Strauss emprunte à son opérette Princesse Alexandra (1883).

La pièce phare est ici signée de la compositrice américaine **Florence Price** dont Yannick Nézet-Séguin est devenu un défenseur très engagé, ayant déjà enregistré les symphonies 1 et 3 (pour DG Deutsche Grammophon). Sa valse « Arc en ciel », « **Rainbow Waltz** » [Arr. W. Dörner], inspirée, très séduisante, est abordée avec un swing et une attention aux nuances qui s'est affirmée depuis le début du concert. Née dans l'Arkansas, Florence Price propose ses compositions dès 11 ans à Boston, sous identité mexicaine (!). Elle participe à Chicago, à l'essor musical et assiste en 1933 à la création de sa symphonie n°1. La Valse est jouée ce 1er janvier 2026, dans une adaptation orchestrale à partir de sa version originelle pour piano seul ; elle a été composée en 1939, année où est créée le concert du nouvel an à Vienne, dans le contexte antisémite et nazi que l'on connaît.

Parmi les bonnes surprises du programme, le galop du danois **Hans Christian Lumbye** : «

Københavns Jernbane-Damp-Galop », dont le sujet très descriptif évoque le départ de la machine de fer, à l'occasion de l'inauguration d'une nouvelle ligne ferroviaire en 1847 ; chef et instrumentistes relèvent le défi de cette valse

machine, d'autant plus ciselée qu'elle déploie une très belle orchestration : rondeur des bois et des cuivres, avec quantité de « bruits » évocateurs, comme la cloche et les sirènes du chemin de fer, sans omettre le sifflet des contrôleurs. Même le chef arbore la signalétique de l'époque à la main, très inspiré par l'énergie de la machine, sa course et son entrain jusqu'à la dernière mesure qui disparaît dans un murmure à peine perceptible.

Quel délice de réécouter une pièce sublime, célébrisissime à juste titre, « **Rosen aus dem Süden** » (Roses from the South), la valse « Roses du sud », opus 388 de **Johann Strauss II**, partition éblouissante entre finesse, élégance, nostalgie qui inspire aussi le 2^e ballet offert par **les danseurs de l'Opéra de Vienne**, filmé dans les salles et le hall du vaste Musée des arts appliqués de Vienne... La danse célèbre l'amour d'un couple qui se forme d'abord dans la bibliothèque du musée. Le chef y déploie un sens continu des accents, souligne avec tact la délicatesse et la ferveur de l'une des plus belles valse symphoniques jamais écrites ; saisissante par son élégance et la subtilité de son orchestration, avec, grâce à l'acuité de la baguette, clarté et détail de la polyphonie : bénéfique précisément pour les cuivres mordants et les cordes enivrées...

Enfin, retour des Strauss prodigieux, Johann II et Josef, les frères élus ; d'abord

« **Egyptischer Marsch** » (Egyptian March), op. 335, la marche égyptienne de 1869, composée pour l'ouverture du Canal de Suez : très beau crescendo du début, rutilance et brio de la séquence martiale, volontaire, où jouent tous les timbres de l'orchestre qui s'évanouit peu à peu, comme si la marche était de plus en plus lointaine. Puis, de **Josef Strauß** : « **Olive Branch Waltz** », op. 207 Friedenspalmen (1866), valse de la paix (de la branche d'olivier) qui se déroule comme naît et se déploie un rêve, comme l'éveil d'une aube printanière et sa promesse d'un monde nouveau ; là encore l'attention à la palette instrumentale captive ; dont la fanfare des trompettes

puis des cors, produisent un somptueux lever de rideau préalable.

En fin de concert, le chef très applaudi n'hésite pas à descendre du podium et pour encourager le public, au moment de **la Marche de Radetsky**, rejoint les allées d'aparterre ; dirige avec sa baguette les spectateurs prêts à applaudir et à marquer le rythme. Un bain de foule inédit et une belle rencontre collective lors de cette cérémonie suivie par 100 millions de téléspectateurs partout dans le monde. Aucun doute, lors de son premier concert du nouvel an viennois, le chef québécois aura marqué les esprits, autant pour casser les codes du rituel télégénique le plus regardé, que par le choix des compositrices Price et Weinlich, ainsi mises à l'honneur aux côtés des frères Strauss, Johann II et Josef.

LIRE aussi [notre critique du Concert du Nouvel An. VIENNE, Musikverein, mer 1er janvier 2025. Johann Strauss I et II, Josef et Eduard Strauss, Constanze Geiger... Wiener Philharmoniker, Riccardo Muti](#) (direction)



Formidable nouveau concert du Nouvel An au MUSIKVEREIN de Vienne, certes au départ un peu et mécanique, – mais efficace et expressif. Au fur et à mesure la complicité (réelle) entre chef et instrumentistes, se dévoile ; elle se déploie pour deux pièces majeures de Johann fils (ouverture du Baron Tzigane, » Wein, Weib und Gesang «), pour une somptueuse partition de son frère cadet Josef (valse de la transaction), pour une autre pièce – révélation de cette édition, de la compositrice inconnue Constanze Geiger (la valse de Ferdinandus), surtout pour les 2 rappels ritualisés de la fin : Le Beau Danube Bleu puis la Marche de Radetzky... Le programme exauce nos souhaits : souligner le génie de Johann II (2025 marque son bicentenaire), s'ouvrir à l'écriture d'une compositrice viennoise, réussir l'équation de la continuité et de l'innovation. Se sont joints les danseurs du Ballet de l'Opéra d'État de Vienne pour deux séquences, dans une chorégraphie millimétrée mais avec des costumes au delà du kitsch (c'est à dire dans un style hautement et typiquement autrichien)...

<https://www.classiquenews.com/critique-concert-du-nouvel-an-vienne-musikverein-mer-1er-janvier-2025-johann-strauss-i-et-ii->

[josef-et-eduard-strauss-constanze-geiger-wiener-philharmoniker-riccardo-muti-direction/](#)



ENGLISH VERSION / summary

VIENNA, Musikverein, on January 1, 2026.

Johann I, II, Josef and Eduard Strauss, Florence Price...

Wiener Philharmoniker, Yannick Nézet-Séguin (management) /

Wien neujahrskonzert 2026, Vienna New Year's Concert 2026 – ©

by Alexandre Pham © classiquenews 2026

When the maestro comes down from the podium

Faithful to his already noted commitments, the Quebec chef Yannick Nézet-Séguin has designed an emblematic program of his latest recordings, including obviously the defense of the works of the American Florence Price. After having



recorded the symphonies n°1 and 3 (with his orchestra from Philadelphia, at DG Deutsche Grammophon), the conductor conducts in Vienna, his famous Rainbow Waltz, in a new orchestration. Very involved, the maestro thus highlights the feminine genius alongside the kings of the waltz: that of Joséphine Weinlich, composer and founder of the first ensemble of musicians in Europe; respectful of the Viennese tradition, the conductor also highlights the refinement of the works of the two Johann and Josef Strauss; and for the last piece of this year's concert, Yannick Nézet-Séguin reinvents the ritual; he descends from the podium and even joins the floor, where he leads in a promiscuity never seen before, the audience to indicate when to produce the applause in Radetsky's March... (photo DR)

...

What a delight to listen again to a sublime piece, rightly famous, 'Rosen aus dem Anders' (Roses from the South), the waltz 'Roses of the South', opus 388 by Johann Strauss II, dazzling score between finesse, elegance, nostalgia that also inspires the 2nd ballet offered by the dancers of the Vienna Opera, filmed in the rooms and hall of the vast Museum of Applied Arts in Vienna... Dance celebrates the love of a couple that first forms in the museum library. The conductor deploys a continuous sense of accents, delicately emphasizes the delicacy and fervour of one of the most beautiful symphonic waltzes ever written; striking in its elegance and subtlety of

orchestration, with, thanks to the acuity of the baton, clarity and detail of polyphony: beneficial precisely for the biting coppers and intoxicated strings...

Finally, return of the prodigious Straus, Johann II and Josef, the elected brothers; first « Egypdrafted Laid » (Egyptian March), op. 335, the Egyptian march of 1869, composed for the opening of the Suez Canal: very beautiful crescendo at the beginning, rutilance and brio of the martial sequence, voluntary, where all the stamps of the orchestra play, which fades away little by little, as if the march were more and more distant. Then, by Josef Strauß: «Olive Branch Waltz», op. 207 Friedenspalmen (1866), peace waltz (of the olive branch) that unfolds as a dream is born and unfolds, like the awakening of a spring dawn and its promise of a new world; there again the attention to the captivating instrumental palette; whose fanfare of trumpets then horns, produce a sumptuous curtain-raiser beforehand.

At the end of the concert, the highly applauded conductor does not hesitate to come down from the podium and to encourage the audience, at the time of the Radetsky's March, directs with his wand the spectators ready to applaud and set the pace.

An unprecedented crowd-washing and a beautiful collective encounter during this ceremony followed by 100 million viewers all over the world. No doubt, during his first concert of the Viennese New Year, the Quebecois chief will have marked the spirits, as much to break the codes of the most watched telegenic ritual, that by the choice of the composers thus put in honor beside the brothers Strauss, Johann II and Josef.

Par Alexandre Pham © classiquenews

**CRITIQUE, opéra. OPÉRA DE
RENNES, le 27 décembre 2025.
Pauline VIARDOT : Cendrillon
(1904). Apolline Raï-Westphal
(Cendrillon), Lila Dufy (la
Fée), ... David Lescot / Bianca
Chillemi**

L'Opéra de Rennes affiche jusqu'au 3 janvier 2026, une production séduisante qui réhabilite en réalité le dernier opéra de chambre de Pauline Viardot (1821 – 1910), alors octogénaire, à l'époque des derniers Massenet et des sommets de Puccini... Sa *Cendrillon* (créée en 1904) pétille par son charme agile, parfois corrosif dont l'abondance de dialogues et réparties parlées (rédigés par le metteur en scène David Lescot), le choix d'ajouts musicaux (dont Mozart et Berberian), l'orchestration pour 4 instrumentistes,

élaborée par Jérémie Arcarche [quand la version originelle indiquait le piano seul] soulignent la théâtralité active, enjouée d'une partition idéalement rythmée. Le Théâtre Sénart a accueilli la création de la nouvelle production proposée par La Co[opéra]tive (début novembre 2025). L'Opéra de Rennes à son tour lui dédie sa salle, écrin idéal pour chaque production lyrique, en particulier pour ce type de format scénique et chambriste... Au total, Cendrillon réalisera une tournée hexagonale en 16 étapes, avec à la clé pas moins de 73 représentations, la dernière étant annoncée le 2 avril 2026 à Dunkerque (Scène nationale).

Photos © Christophe Raynaud de Lage

David Lescot règle un spectacle bien équilibré entre finesse et délire, poésie et irrévérence voire charge parodique. La production revisite le mythe de Cendrillon avec une verve affûtée riche en contrastes, toujours élégante... En 1h10 approximativement, la jeune souillon affronte avec bienveillance l'idiotie toxique de ses deux sœurs, la lâcheté de son père, – faux baron mais vrai épicier véreux qui est passé par la prison et qui ne pense qu'à se bâfrer... Aidée par

la bonne fée, Cendrillon rencontre le prince Charmant Ier...
qu'elle décide d'épouser.

Savoureuse Cendrillon

**Fin et délirant, le spectacle
réglé par David Lescot, pétille et
convainc**



La Fée (Lila Dufy) © Christophe Raynaud de Lage

La production s'appuie sur une distribution homogène qui a fait la part belle aux jeunes chanteurs, parmi lesquels se distinguent particulièrement la Cendrillon d'Apolline Westphal, comme la fée de Lila Dufy [que l'on avait découverte ici même en... Reine de la nuit de [La Flûte enchantée de Mozart en mai / juin dernier](#)]. Les deux solistes facétieuses et espiègles ressuscitent l'esprit féérique que Pauline Viardot a su déployer et que la production sait préserver.

Visuellement le dispositif très astucieux séduit, imaginant dans la première partie [avant le bal] les musiciens intégrés dans les tableaux du salon, puis lors de la scène du bal

justement, les mêmes instrumentistes, sortis des cadres et aussi délirants, animant le concert dans le spectacle, – mise en abîme très efficace qui nous vaut les deux numéros les plus comiques : l'air d'Elvira extrait du *Don Giovanni* de Mozart [« *Ah chi dice mai* »], chanté et comme dédoublé par les deux sœurs ; puis le solo de Cendrillon, synthèse de tous les effets vocaux, bucaux dont est capable une chanteuse ... En réalité une relecture très habitée de la pièce composée / chantée par la mezzo Cathy Berberian : » **Stripsody** » de 1966. Autant de saillies et onomatopées qui font écho en particulier auprès des plus jeunes spectateurs. On regrette à ce moment que la soprano ne s'approche pas plus du bord de scène pour ce solo déjanté... ce rare instant de pur délire aurait d'autant plus surpris et saisi, dans un rapport plus direct avec l'audience.

Pauline Viardot, cantatrice adulée, [entre autres de Berlioz qui conçut pour elle, une nouvelle version de l'*Orphée et Eurydice* de Gluck], fut aussi une collectionneuse généreuse ; ainsi de l'aveu même du metteur en scène, la présence de l'air d'Elvira est une belle référence au don que Pauline Viardot fit du manuscrit du *Don Giovanni* de Mozart à l'État français. La cantatrice révèle un talent indiscutable comme compositrice : sa Cendrillon bien calibrée déroule un drame resserré, serti d'airs d'autant plus séduisants qu'ils sont courts et bien enchaînés. Elle maîtrise le flux dramatique, ne s'épanche jamais, place astucieusement les ensembles (d'une coupe rossinienne) sans trop les développer [menuet du bal]. La comédie est un régal de numéros parlés et de formules linguistiques et, dans cette production, parfois, à la lisière du burlesque et même du surréalisme. Ce qui exige des qualités multiples et complémentaires de la part des interprètes : acteurs, chanteurs et même danseurs (en particulier dans le tableau du bal)... En témoigne le vrai chambellan déguisé en faux Prince, incarnation pour laquelle se démarque aussi le ténor **Benoît Rameau** que les spectateurs retrouvent ainsi après son Monostatos stylé, remarqué dans [la même Flûte Enchantée de](#)

[Mozart qui concluait la saison passée 2024-2025.](#)

Spectacle idéal pour les fêtes de fin d'année, à l'affiche de l'Opéra de Rennes jusqu'au 3 janvier prochain. Il reste encore quelques places... réservations et infos sur le site de **l'Opéra**

de Rennes :

<https://www.opera-rennes.fr/fr/evenement/cendrillon>

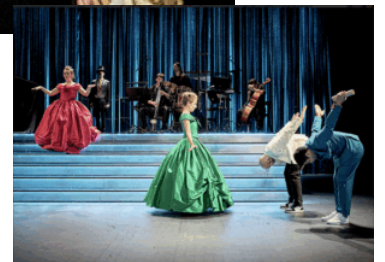


llén (Apolline Rai-Westphal) et ses 2 sœurs © Christophe Raynaud de Lage

CRITIQUE opéra. OPÉRA DE RENNES, le 27 décembre 2025. Pauline VIARDOT (Cendrillon (1904)). Olivier Naveau

(le père), Clarisse Dalles et Romie Estèves (les deux sœurs), Apolline Rai-Westphal (Cendrillon), Tsanta Ratia (le Prince), Benoît Rameau (le chambellan), La Fée (Lila Dufy), Ensemble instrumental (Bianca Chillemi, piano et direction). A l'affiche de

[l'Opéra de Rennes, jusqu'au 3 janvier 2026.](#)





Le bal ©

Christophe Raynaud de Lage

LIRE aussi notre présentation de Cendrillon de Pauline Viardot à l'Opéra de Rennes, jusqu'au 3 janvier 2026 : <https://www.classiquenews.com/opera-de-rennes-pauline-viardot-cendrillon-du-27-dec-2025-au-3-janvier-2026-apolline-rai-westphal-lili-dufy-david-lescot-mise-en-scene-jeremie-arcache-adaptation/>

Visitez aussi le site de **la Co(opéra)tive** / page dédiée à Cendrillon de Pauline Viardot – David Lescot – Bianca Chillemi

: <http://www.lacoopera.com/le-carnaval-de-venise-copy-1>

à venir Lucia...

Prochaine production lyrique à l'affiche de l'Opéra de Rennes
: Lucia di Lammermoor de Gaetano Donizetti – Jacob Lehmann,
direction musicale / Simon Delétang, mise en scène :
<https://www.opera-rennes.fr/fr>

5 représentations événement, les 7, 9, 11, 13 et 14 février
2026

CRITIQUE, danse. TOULOUSE,
Opéra national du Capitole
(du 19 au 31 décembre 2025).

Piotr Ilitch TCHAÏKOVSKY : Casse-Noisette. Ballet et Orchestre national du Capitole de Toulouse, Michel RAHN (chorégraphie)

Au cœur de la période des fêtes, l'Opéra national du Capitole de Toulouse renoue avec l'une de ses plus belles traditions en présentant à nouveau la chorégraphie de Michel Rahn pour *Casse-Noisette*, le ballet ultra-célèbre de Piotr Ilitch Tchaïkosky. Cette production, créée pour la scène toulousaine en 2009, est devenue un joyau incontournable du répertoire local, et sa reprise en cette fin d'année 2025 démontre, s'il en était encore besoin, la vitalité et l'excellence du Ballet de l'Opéra national du Capitole. La soirée du 23 décembre, portée par une distribution exceptionnelle (il y en a plusieurs en alternance...) et une direction musicale enthousiasmante, a offert une incarnation particulièrement lumineuse de ce conte chorégraphique.

La magie de ce *Casse-Noisette* puise d'abord ses racines dans la qualité d'une troupe unanimement saluée. Sous la direction éclairée de **Beate Vollack**, nommée en 2023, le **Ballet de l'Opéra national du Capitole** a récemment été couronné du Prix de la Meilleure Compagnie chorégraphique, récompensant une

saison artistique audacieuse et exigeante. C'est cette excellence collective qui donne toute sa densité au spectacle : la fraîcheur et la précision des enfants (issus de la **Maîtrise de l'Opéra national du Capitole**) lors de la fête de Noël chez les Stahlbaum, la poésie immaculée des flocons dansant sous les voix d'enfants, et l'énergie des divertissements du Royaume des Délices témoignent d'une maîtrise et d'une harmonie rares. La chorégraphie de **Michel Rahn**, tout en respectant la tradition classique, sait insuffler une modernité dans le récit, rappelant avec subtilité les origines plus sombres du conte d'Hoffmann et jouant habilement des contrastes entre pantomime expressive et pure virtuosité.

La performance du 23 décembre s'est distinguée par l'alchimie parfaite entre les principaux interprètes, chacun apportant sa couleur unique à la partition chorégraphique. En Clara, **Nina Queiroz** offre une présence scénique rayonnante, alliant la grâce juvénile à une technique solide. Son parcours de l'émerveillement enfantin à la découverte de l'amour forme la colonne vertébrale émotionnelle du spectacle. En Casse-Noisette (et Prince), **Kleber Rebello** opère une transformation physique et dramatique remarquable, passant de la raideur mécanique de l'automate à la noblesse aérienne du Prince. La netteté de ses sauts et la précision de ses lignes sont époustouflantes. A l'acte II, **Kayo Nakazato** offre une incarnation d'une pureté cristalline et d'une élégance absolue. Sa danse, d'une légèreté et d'une stabilité à toute épreuve, est un ravissement visuel continu, notamment dans la célèbre « *Danse de la Fée Dragée* ». **Philippe Solano** campe un Prince Bienfaisant au port d'une noblesse naturelle et à la présence généreuse. Sa prestation, caractérisée par une grande netteté technique et une beauté de ligne, a été l'un des moments forts du premier acte, avant d'offrir à la Fée Dragée un partenaire idéal dans le grand *pas de deux*. A noter la venue de deux Étoiles de l'Opéra de Paris – **Roxane Stojanov & Hugo Marchand** ! – sur les représentations des 28 & 30/12, ce

qui témoigne du prestige de la production et promet des interprétations d'exception !

L'enchantement n'aurait pas été complet sans la contribution magistrale de l'**Orchestre national du Capitole de Toulouse** en fosse, ici dirigé par la cheffe **Marzena Diakun**, qui a offert à la partition de Tchaïkovski toutes ses couleurs, sa fantaisie et son lyrisme. Marzena Diakun, dont la réputation internationale ne cesse de grandir et qui s'apprête à prendre la tête de la *Rheinische Philharmonie*, a fait preuve d'une *maestria* remarquable. Sous sa direction, la musique a épousé chaque intention chorégraphique avec une sensibilité rare, des accents dramatiques du combat contre les rats à la douceur envoûtante de la « *Valse des Fleurs* ». Sa capacité à obtenir de son orchestre des nuances subtiles, tout en maintenant une tension narrative et une pulsation vivante est l'un des éléments clés de la réussite de la soirée.

Le spectacle restera comme l'une de ces soirées parfaites où la magie du conte, la beauté de la musique et la maîtrise de la danse se conjuguent pour créer un souvenir impérissable. Une invitation au rêve et à l'émerveillement qui, plus que jamais, prouve que le chef-d'œuvre de Tchaïkovski n'a pas pris une ride et continue d'enchanter les cœurs, génération après génération !...

CRITIQUE, danse. TOULOUSE, Opéra national du Capitole (du 19 au 31 décembre 2025). Piotr Ilitch TCHAIKOVSKY : Casse-Noisette. Ballet et Orchestre national du Capitole de Toulouse, Michel RAHN (chorégraphie); Crédit photographique (c) Droits réservés

**CRITIQUE, danse. BORDEAUX,
Grand-Théâtre (du 5 au 31
décembre 2025). Sergueï
PROKOVIEV : Roméo et
Juliette. Ballet de l'Opéra
national de Bordeaux, Massimo
MORICONE (chorégraphie)**

Dans la somptueuse bonbonnière du Grand-Théâtre de Bordeaux, l'emblème chorégraphique de Massimo Morricone, « *Roméo et Juliette* » de Sergueï Prokoviev, reprend vie – depuis le décembre et jusqu'au 31 ! – avec une force renouvelée, porté par le Ballet de l'Opéra National de Bordeaux.

Dans cette production historique, créée à l'origine pour le *Northern Ballet* en 1991 et présentée aujourd'hui en première française, Moricone et son co-concepteur Christopher Gable livrent une relecture où l'action est reine, distillant le drame shakespearien à son essence la plus expressive et haletante.

La singularité de ce « *Roméo et Juliette* » réside dans son audacieuse concision. Moricone choisit de s'affranchir des développements traditionnels pour privilégier un flux dramatique continu et électrique. L'action, servie par un décor unique et transformable – composé d'une arche brisée et symbolique – se déploie sans temps mort. Cette urgence narrative trouve un écho saisissant dans des choix scéniques puissants : les combats, réduits à l'essentiel, gagnent en violence viscérale avec l'usage de gourdins et de couteaux, tandis que des cris et l'apparition symbolique du sang soulignent la brutalité du conflit. L'ambiance oscille avec *maestria* entre la fête exubérante et la menace latente, saturant la scène de rouge passionnel lors du bal ou plongeant les rues de Vérone dans une atmosphère de rivalité palpable. La magie opère aussi grâce à l'univers visuel conçu par **Lez Brotherston** (qui a signé à la fois la scénographie et les costumes). Les costumes, où le blanc virginal des amants contraste avec les rouges et noirs autoritaires des Capulet, dessinent avec clarté les lignes de fracture de Vérone. Les jeux de lumières d'**Alastair West**, des orages initiaux à la pluie battante du final, achèvent de créer une atmosphère à la fois poétique et implacable.

Au cœur de ce tourbillon, **Vanessa Feuillatte** incarne une Juliette d'une profondeur psychologique remarquable. Son interprétation capture avec justesse la trajectoire de l'héroïne : de la jeune fille aux élans lyriques à peine contenus lors de la rencontre fatidique, à la femme qui émerge, meurtrie et déterminée, face à l'oppression familiale. Son solo dans la chambre, entre pleurs d'adolescente moderne et résolution tragique, est un moment d'une intensité poignante. Face à elle, **Oleg Rogachev** est un Roméo d'une fougue et d'une sensibilité captivantes. Son jeu traduit toute l'impétuosité du premier amour, mais aussi la détresse absolue du bannissement et du deuil. Leur pas de deux du balcon est l'un des sommets de la soirée : il ne s'agit pas d'une découverte progressive, mais d'une explosion immédiate et

sauvage de passion, qui laisse les spectateurs dans un silence de stupéfaction à son issue. Les rôles secondaires, bien que parfois limités par le *tempo* serré du récit, sont portés par des danseurs au talent éclatant. Le Mercutio de **Sachiya Takata** et le Benvolio de **Diego Lima** apportent une vitalité et une virtuosité athlétique irrésistibles dans les scènes de taverne. **Kylia Tilagone**, en Tybalt, dégage une élégance menaçante parfaite, tandis que **Anna Fazzi** offre une Nourrice à la fois truculente et touchante.

Mais cette chorégraphie ne respirerait pas sans la partition intemporelle de Prokofiev. Pour cette série de représentations, c'est l'**Orchestre National Bordeaux Aquitaine** qui restitue avec puissance la palette émotionnelle de la musique. Sous la direction experte d'**Ermanno Florio**, la fosse devient le cœur battant du spectacle, épousant chaque rebondissement dramatique avec une *maestria* qui transcende la simple accompagnement.

Portée par des artistes au sommet de leur art, cette production affirme que plus de trente ans après sa création, elle n'a rien perdu de sa capacité à nous saisir, à nous émouvoir et à nous rappeler la flamboyante et fragile beauté du premier amour.

**CRITIQUE, danse. BORDEAUX, Grand-Théâtre (du 5 au 31 décembre 2025). Sergueï PROKOVIEV : Roméo et Juliette. Ballet de l'Opéra national de Bordeaux, Massimo MORICONE (chorégraphie).
Crédit photographique (c) Agathe Poupenev**

**CRITIQUE, danse. NICE,
Théâtre de l'Opéra (du 17 au
31 décembre 2025).
TCHAIKOVSKI : « Casse-
Noisette ». Orchestre
Philharmonique de Nice,
Ballet de l'Opéra Nice Côte
d'Azur, Benjamin MILLEPIED
(chorégraphie)**

À l'Opéra Nice Côte d'Azur, le ballet féerique imaginé par Benjamin Millepied connaît un vif succès auprès du public, offrant une relecture éclatante du chef-d'œuvre intemporel qu'est *Casse-Noisette* de Piotr Ilitch Tchaïkovsky. Cet événement marque le grand retour de l'œuvre sur cette scène après de longues années, dans une version qui associe la tradition du ballet à une vision audacieuse et résolument contemporaine.

En effet, pour ce « *Casse-Noisette* », Benjamin Millepied revisite sa propre création, présentée pour la première fois il y a deux décennies au Grand-Théâtre de Genève. Fort de son

parcours et d'un langage chorégraphique affirmé, il propose une interprétation qui transcende le simple conte de fées. Sa chorégraphie, tout en respectant le vocabulaire académique, s'en affranchit avec une liberté imaginative remarquable, mettant particulièrement l'accent sur la musicalité et le rythme de la partition de Tchaïkovski.

L'univers visuel, confié au célèbre peintre **Paul Cox**, joue un rôle central dans cette réinvention. Ses décors et costumes, empreints de poésie et d'une fantaisie qui rappelle l'innocence de l'enfance, plongent le spectateur dans un rêve éveillé, à la fois magique et graphique. La mise en lumière de **Lucy Carter** achève de sculpter cet onirisme, faisant de chaque tableau une peinture vivante.



Le spectacle est porté par la prestation en « *live* » de

l'**Orchestre Philharmonique de Nice**, dirigé par **Daniel Gil**, qui rend avec *brio* toute la richesse et la puissance évocatrice de la musique de Tchaïkovski. Le **Ballet de l'Opéra Nice Côte d'Azur** (accompagné à certains moments par les voix du Chœur d'enfants) est au cœur du succès de cette production, incarnant avec fraîcheur et virtuosité la vision renouvelée de **Benjamin Millepied**. La compagnie, composée de 22 danseurs pour ce spectacle, fait preuve d'une jeunesse, d'une souplesse et d'un enthousiasme qui contribuent grandement à la magie de l'ensemble. Composée de talents variés, la troupe fait preuve d'une remarquable virtuosité technique et d'une grande capacité d'adaptation, passant avec aisance du langage académique le plus pur à une gestuelle plus contemporaine et onirique.

Cette création est conçue comme un moment de partage accessible à tous, des plus jeunes spectateurs aux passionnés de danse. D'une durée de deux heures avec entracte, elle captive par son récit intemporel – le rêve de Clara et la transformation du Casse-Noisette en prince – tout en le rendant éminemment actuel. Pour ceux qui souhaitent vivre cette expérience, le spectacle est **à l'affiche de l'Opéra Nice Côte d'Azur jusqu'au 31 décembre 2025**. La programmation est dense, avec des représentations en après-midi et en soirée, y compris les 24 et 25 décembre en fin d'après-midi, offrant ainsi une magnifique idée de sortie pour les fêtes.

A noter qu'après son triomphe niçois, cette production voyagera, et elle sera notamment présentée à Paris, à **La Seine Musicale, du 7 au 11 janvier 2026**, puis à Rabat fin janvier, prouvant ainsi l'envergure et l'attrait de cette création !

CRITIQUE, danse. NICE, Théâtre de l'Opéra (du 17 au 31 décembre 2025). TCHAIKOVSKI : « Casse-Noisette ». Orchestre Philharmonique de Nice, Ballet de l'Opéra Nice Côte d'Azur, Benjamin Millepied (chorégraphies). Crédit photographique (c) M. Fanet – Opéra de Nice

**CRITIQUE, opéra-bouffe.
PARIS, Théâtre de l'Athénée-
Louis Jouvet, le 17 décembre
2025. HERVÉ : Le Petit Faust.
C. Mesrine, A. Merlin, M.
Ortscheidt... Sol Espeche /
Sammy El Ghadab**

Après *Coup de Roulis* de Messenger en 2023, les Frivolités parisiennes s'associent une nouvelle fois avec la metteuse en scène Sol Espeche pour une opérette plus ancienne parodiant le chef d'oeuvre lyrique de Gounod, avec *Le Petit Faust*. Elle nous livre ici une version loufoque qui nous plonge dans l'univers ringard des jeux télévisés des années 80-90.

Le Petit Faust d'Hervé est une œuvre légère dont la musique est plaisante et sans complexité avec des références plus ou moins discrètes à la musique de Gounod, par exemple avec l'ouverture-valse, la ballade du roi de Thuné (et non Thulé...) ou encore plus subtilement pour le chœur du troisième acte dans le même esprit que le chœur du troisième acte de Gounod. Les références à l'œuvre originale sont également présentes dans le livret qui les tourne évidemment en dérision. Marguerite dans sa valse d'entrée n'est plus une jeune fille pure mais une spécialiste du libertinage, et la mort de Valentin est tout à fait agréable et polie. Dans ce spectacle, le livret – y compris parlé – est presque entièrement repris, mais augmenté d'une quantité considérable de textes modernes qui malheureusement ne peut pas se confondre avec le texte original. Les acteurs semblent contraints de dire le texte original dont la saveur comique n'est pas toujours goûtée. La metteuse en scène n'ayant visiblement pas trouvé d'intérêt aux ressorts comique de Crémieux et Jaime (les librettistes), elle a inventé sa propre histoire, son propre contexte et ses propres blagues. Malheureusement le décalage entre les deux est trop grand et le texte original, tant parlé que chanté, arrive souvent comme un cheveu sur la soupe. Cela donne au spectacle un caractère décousu et fait tomber le soufflé de l'humour lié à la parodie. La parodie est chose difficile, d'autant plus avec une œuvre ancienne dont le public a perdu les codes. **Sol Espeche** fait ici la louable tentative de parodier quelque chose de plus proche de nous, les jeux télévisés, dans le but de rendre à la parodie son but et sa force.

Charles Mesrine interprète un Faust idiot et simple. Un personnage touchant qui au fond n'a que faire des jeux de Méphisto n'ayant de penchant que pour la mélancolie. Parfaitement intelligible quand il chante, il est un moins bon acteur lorsqu'il parle, défaut commun à la grande majorité des chanteurs de notre temps. **Anaïs Merlin** est une Marguerite dévergondée et garçonne, mal à l'aise dans sa grande robe de

mariée. Elle est vocalement moins convaincante que dans d'autres répertoires apparemment plus exigeants mais encore une fois, la parodie est difficile. **Mathilde Ortscheidt** est une excellente actrice, aux allures de Liza Minnelli. Mephisto mène les différents jeux avec cynisme et détachement ; au début du spectacle, **Philippe Brocard** est caché parmi les spectateurs et se scandalise de la nullité du spectacle avant de se lever et de monter sur scène pour frapper Faust à qui il présente finalement sa petite sœur Marguerite. Il est sûrement l'un des meilleurs chanteurs de la production notamment quant à la projection pour passer l'orchestre. Doublé d'excellentes qualités d'acteur, il est parfaitement adapté au rôle du grand gaillard. Patrick Lepion, originellement dans le livret, un pion (rôle parlé) est interprété par **Maxime Le Gall** qui campe un chauffeur de salle absolument insupportable. Enfin, le chœur composé de **Céleste Lejeune, Camille Brault, Louise Pingeot, Lucile Komitès, Guillaume Beaudoin, Mathieu Septier, Max Latarjet, Célian d'Auvigny**, et **Charles Fraisse** rassemble des solistes très doués pour leurs interventions solistes mais peu adapté aux chœurs.

Les Frivolités Parisiennes sous la direction de l'excellent **Sammy El Ghadab** sont comme toujours pétillantes de vie, connaissant sur le bout des doigts les répertoires légers. Sammy El Ghadab est une véritable chef d'opéra aussi attentif à son plateau qu'à l'orchestre.

CRITIQUE, Opéra-bouffe. PARIS, Théâtre de l'Athénée-Louis Juvet, le 17 décembre 2025. HERVÉ : Le petit Faust. C. Mesrine, A. Merlin, M. Ortscheidt... Sol Espeche / Sammy El Ghadab. Crédit photographique © Christophe Raynaud de Lage

CRITIQUE, opéra. LIEGE, Opéra royal de Wallonie, le 19 décembre 2025. STRAUSS : Die Fledermaus. M. Werba, A-C. Gillet, E. Kamanî, S. Namotte, C. Bock... Nikolas Nägele / Olivier Lepelletier-Leeds

Les mélodies et les danses lumineuses de *La Chauve-Souris* de Johann Strauss font leur retour à l'Opéra Royal de Wallonie-Liège dans une nouvelle production très attendue : la transposition dans l'univers délicieusement superficiel du Los Angeles des années 1980 fait mouche, en un feu d'artifice d'énergie burlesque et sans prétention, idéal pour débiter les fêtes de fin d'années.

Absent de l'Opéra de Liège depuis plus de quinze ans, le chef d'oeuvre lyrique de Johann Strauss II (1825-1899) revient dans une version interprétée intégralement en allemand, tant pour le chant que pour les dialogues. Ces derniers ont été revus par le metteur en scène français **Olivier Lepelletier-Leeds** (né en 1970), qui les a raccourcis et modernisés, tout en

réintroduisant certains éléments de la pièce originale, due au couple à succès Meilhac / Halevy. A l'instar de son contemporain Offenbach, les livrets de Strauss sont souvent réadaptés au goût du jour, comme on avait pu le découvrir dans une excellente production récente, [à Rennes.](#)

A Liège, Olivier Lepelletier-Leeds s'inspire de son enfance pour multiplier les clins d'oeil aux années 1980, entre décor monumental proche de la série télévisée *Palace*, costumes et coiffures extravagants tirés de séries américaines emblématiques (*Dallas* et *Dynastie* en tête) ou extraits de tubes de la musique pop, souvent issus de *stars* à la sexualité ambiguë (Georges Michael ou Freddy Mercury). L'ambiance *glamour* et *kitsch*, caractéristique de cette époque d'insouciance joyeuse, irrigue tout le premier acte, notamment lors de courtes chorégraphies volontairement caricaturales offertes aux danseurs, entre rondes de paniers de fleurs ou de plats gargantuesques. Après l'entracte, la reconstitution de cette période perd en précision ce qu'elle gagne en fantaisie débridée, en nous embarquant dans un bal masqué aux allures plus intemporelles.



La bonne humeur doit beaucoup au *brio* toujours étourdissant des danseurs, très sollicités, tandis que le goût pour les frou-frou, paillettes et boule à facettes rappelle qu'Olivier Lepelletier-Leeds n'est pas régisseur du Moulin Rouge pour rien. Au-delà de l'effervescence visuelle, ce travail sait aussi donner davantage de consistance aux personnages secondaires, plus libres d'afficher leurs préférences sexuelles ou de bousculer les codes de genre, grâce aux artifices du travestissement. Même s'ils manquent parfois de finesse, de nombreux *gags* parcourent aussi tout l'ouvrage, sans temps mort, avec l'appui lunaire du *drag queen* américain **Jordan Weatherston Pitts**, alias « *Créatine Price* ». L'ancien finaliste de l'émission télévisée « *La France a un incroyable talent* » n'en fait jamais trop dans son double rôle comique, tout en montrant une solide technique vocale, acquise lors de sa carrière auprès de grandes institutions, tel que le *New York City Opera*.

A ses côtés, **Anne-Catherine Gillet** (Rosalinde) ravit une nouvelle fois par ses phrasés d'une suprême élégance, au service d'une caractérisation toujours juste. On ne peut malheureusement pas en dire autant du sonore **Markus Werba** (Gabriel), qui surjoue son rôle de mari affriolé par la chair fraîche, à l'instar de **Filip Filipović** (Alfred), lui aussi trop débraillé pour convaincre, surtout au I. L'énergie du II voit ces quelques réserves nous entraîner dans l'ivresse sonore attendue, du fait de l'interprétation toute de classe de **Christina Bock** (Prinz Orlofsky), parfaite en maître de cérémonie. On aime aussi la prestation aussi agile qu'aérienne d'**Enkeleda Kamani** (Adele), qui fait valoir un très beau timbre. Enfin, **Samuel Namotte** (Frank) complète cette distribution avec bonheur, à l'instar du **Chœur de l'Opéra royal de Wallonie**, bien préparé pour l'occasion.

Même s'il a parfois tendance à couvrir le plateau, le chef allemand **Nikolas Nägele** (né en 1987) s'empare quant à lui de

la musique de Strauss avec une vigueur communicative, à même de faire vivre ses vifs *tempi* d'une vitalité sans nuages.



CRITIQUE, opéra. LIEGE, Opéra royal de Wallonie, le 19 décembre 2025. STRAUSS : Die Fledermaus. Markus Werba (Gabriel von Eisenstein), Anne-Catherine Gillet (Rosalinde), Enkeleda Kamani (Adele), Samuel Namotte (Frank), Christina Bock (Prinz Orlofsky), Filip Filipović (Alfred), Pierre Doyen (Dr. Falke), Maxime Melnik (Dr. Blind), Marion Bauwens (Ida), Créatine Price (Ivan, Frosch), Orchestre et Chœurs de l'Opéra royal de Wallonie-Liège, Nikolas Nägele (direction musicale) / Olivier Lepelletier-Leeds (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra royal de Wallonie à Liège, jusqu'au 31 décembre 2025. Photo (c) ORW Liège / J. Berger

CRITIQUE, concert. PORTO, Casa da Musica, le 19 décembre 2025. CONCERT DE NOËL. Orchestre Symphonique de Porto « Casa da Musica », Raquel Couto (narratrice), Lio Kuokman (direction)

Comme toutes les maisons et phalanges symphoniques européennes chaque fin décembre, la Casa da Musica de Porto à sacrifié à l'esprit des fêtes, et offerr au public portuan son « *Concert de Noël* » (« *Petiços de Natal* »). L'Orchestre Symphonique de Porto « Casa da Musica », réuni en grande formation, a offert sous la direction énergique et passionnée du jeune et talentueux chef hong-kongais, Lio Kuokman, un programme festif qui a fait palpiter les cœurs, petits et grands.

Dès l'entrée dans la salle, l'ambiance était à la féerie : un magnifique sapin de Noël, paré de ses plus beaux atours, veillait à coté d'un fauteuil capitonné. C'est là que prit place une Narratrice, **Raquel Couto**, conteuse des soirées d'hiver qui, dans la douce langue de Camões, a guidé l'assemblée avec poésie à travers les paysages musicaux

proposés. Sa voix, chaude et familière, a su instiller cette promesse de merveilleux si chère à la saison.

Le voyage a commencé par un éclat russe avec la *Polonaise* extrait de l'opéra « **La Nuit de Noël** » de **Nikolaï Rimski-Korsakov**. Dès les premières notes, l'orchestre a déployé une somptueuse tapisserie sonore, alliant noblesse du thème et vivacité rythmique. Le *Maestro Lio Kuokman* a insufflé à cette danse de cour une majesté et une joie pétillante, plantant avec brio le décor d'une nuit où tout peut arriver. Puis, comme par magie, nous avons été transportés dans le monde des songes et des friandises avec la **Suite n°1 de « Casse-Noisette »** de **Piotr Ilitch Tchaïkovski**. L'orchestre a déployé toutes les couleurs de sa palette : la délicatesse cristalline de la « *Danse de la Fée Dragée* » a fait soupirer d'émerveillement, la tendresse de la « *Valse des Fleurs* » a enveloppé l'auditoire, et l'énergie irrésistible du « *Trépak* » et de la « *Marche* » a fait battre les cœurs au rythme des pas de danse. Chaque pupitre a brillé, restituant avec amour la pure poésie enfantine et l'élégance intemporelle de cette partition incontournable des fêtes.

Enfin, la baguette du *maestro* a opéré un sortilège particulier pour la dernière partie, dédiée à la musique de **John Williams** avec des extraits de « **Harry Potter et la Pierre philosophale** ». Dès les premières mesures de « *Hedwig's Theme* », une vague d'émotion et de reconnaissance a parcouru la salle. **L'Orchestre Symphonique de Porto** a magistralement capturé l'essence de ce score iconique, alliant la puissance épique des cuivras, la mystérieuse beauté des célesta et harpes, et les thèmes mélodiques inoubliables. C'était une invitation à embarquer à bord du *Poudlard Express*, une évocation magistrale de l'émerveillement, de l'amitié et de l'aventure qui résonne si profondément avec l'esprit de Noël.

L'atmosphère, tout au long de la soirée, fut d'une grande chaleur et allégresse. La présence de nombreux enfants, aux yeux brillants de curiosité et d'émerveillement, a ajouté une

touche de pureté et de joie spontanée au concert. Entre chaque pièce, les mots de la Narratrice, tels des guirlandes lumineuses, ont tissé un lien précieux entre la musique et le public !

CRITIQUE, concert. PORTO, Casa da Musica, le 19 décembre 2025.
CONCERT DE NOËL. Orchestre Symphonique de Porto « Casa da Musica », Raquel Couto (narratrice), Lio Kuokman (direction).
Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu